

# Le Royaume de la paix

(chapitres 28 à 32)

Frédéric Moitel

## 28. Un passage hors du temps

On ne sait pas où il est, ce qu'il devient. Il est peut-être chez lui, en train de se préparer un bon repas ou dans un restaurant avec quelques amis. Il est seul dans un bar où il ne vient jamais ou il est en train de faire l'amour à une femme. Il fait du sport, il s'habille dans les vestiaires, il lit le journal dans le métro. Il est tard, il faut qu'il aille travailler ; il est tôt, il vient de se lever. Sa femme n'existe pas, elle est partie. Son amant s'est suicidé. C'est l'heure de son mariage et il ne viendra pas, sa mère est décédée, il n'a pas pu la sauver.

Il ne comprend pas certaines choses, certaines attitudes, et des comportements quotidiens, des sourires, du vent, du silence : il passe sur un pont, l'eau s'écoule ; d'où vient-elle ? Il s'étonne du sens de ses pensées comme du sens réel de ce qu'il vit ; il élabore des théories passagères. Il classe, il liste, il répertorie les êtres qu'il aime et les gens qu'il déteste. À chacun d'eux, il attribue un sens, une parole, un comportement. Il en déduit des phrases qu'il récite tout haut.

Dans sa tête s'amoncellent des nuages ou s'étend une éclaircie. Le monde est un mystère, pense-t-il, sûr de son cliché. Un inconnu passe à côté de lui ; il lui colle une étiquette sur le front, lui accroche une pancarte autour cou, lui attache un poisson dans le dos. Seul, dans la nuit, en plein jour, amoureux, malheureux, parlant même, il réfléchit aux choses bonnes ou mauvaises, et attribue des notes.

Il est impossible de faire le tour de la question — quelle question d'ailleurs, y en aurait-il une qui résume toutes les autres, y aurait-il une parole qui surgisse du néant pour résoudre chacun de nos questionnements ? Il est comme les autres, il croit pourtant le faire, ce tour de la question, comme il ferait le tour du pâté de maison en courant s'il était un peu sportif.

Il devrait faire ce tour, se dégourdir un peu, courir dans ce quartier qu'il connaît si bien, et puis s'aventurer dans des ruelles étroites, des cours silencieuses, des jardins enchantés. Décrire la réalité en recourant à mille banalités, découvrir des mondes nouveaux et les faire passer pour les siens propres, et revenir chez lui, essayer ses semelles sur le paillason, s'asseoir, répondre aux murs éternellement muets.

Il devrait s'amuser, il n'a pas le temps, il pense. S'il ne pense pas, il pense qu'il rate quelque chose ; qu'un monde se dérobe derrière les écrans, sous ses pieds, dans sa main lorsqu'il serre la main des gens. Washington contrôle les actes et Hollywood leurs représentations ; il sait qu'il n'a aucune inquiétude à avoir, de ce point de vue. Il habite à Paris, ville détruite où les hommes et les femmes aiment renoncer. Il ne pense pas le monde, il est pensé pour lui. Il est le même partout, et dans toute occasion. Finalement il s'amuse. Il ne veut plus élucider la complexité du monde, il a même toute confiance dans le temps qui joue contre lui. Il est serein, et le monde entier lui ressemble.

## 29. Un recommencement

Le lendemain, il se lève avec des courbatures. La sonnerie du réveil vient de lui faire ouvrir les yeux. La lumière pénètre son appartement. Il faudra qu'il change de lieu pour dormir — ou de rideaux. Ils sont sales et leur bleu s'enlaidit. Il se tient droit devant l'adversité qui prend corps dans la journée qui se tient debout devant lui. Il se sent malade, il a fait un cauchemar. Un enfant saute à la corde et se prend les pieds dedans. Il tombe et sous lui le plancher se fend. C'est blanc comme de la glace et le silence dans sa tête se fait dans son sommeil. Le plancher se brise en morceaux qui tombent, le ciel s'effondre autour. Le rêve s'arrête quand l'enfant se met à pleurer dans le néant obscur.

Il regarde dans l'armoire à pharmacie. Il ouvre un placard de bois blanc contreplaqué et voit de petites boîtes en carton et des cylindres en plastique contenant des capsules. Il en prend une, arrache la pellicule d'aluminium qui la recouvre et niche le bonbon rose dans le creux de sa main. Il sort de la salle de bain et va dans la cuisine remplir un verre d'eau. Il met le comprimé dans sa bouche et boit le verre.

Il s'agit d'un médicament puissant qui lui rendra l'équilibre qu'il a perdu dans sa tête. Il ne sait pas ce que ce comprimé contient mais il a confiance, car à chaque fois qu'il en prend un, il sent un enchantement dans sa tête.

Il sort de la cuisine et s'assied à la table de la salle à manger. Il ouvre la petite boîte en carton et déplie la notice. Il voudra connaître *une bonne fois pour toutes* les effets secondaires du médicament qu'il avale tous les jours et tenter de remettre la notice à sa place. Cela sera difficile mais il le veut alors il lit « gonflement des jambes, augmentation de la pression interne de l'œil, rougeur des joues, diarrhées, insomnies, hypertension artérielle, palpitations, ulcères, sécheresse de la peau et des muqueuses, dérèglement du pancréas, céphalées » et replie la notice si maladroitement qu'elle ne rentre plus complètement dans la boîte.

Il se lève et l'élan de sa tête hors de son corps, la douleur qui lui semblait mortelle, il les ressent dans toute leur acuité ; il imagine avec les Dieux le départ de son âme

dès le point culminant de sa douleur, il se lève et semble connaître l'émerveillement de la révélation du secret de la santé.

Il connaît l'émerveillement de la tranquillité que le médicament lui donne dans sa tête. Il rend grâce à la magie de la chimie qui l'a délivré du mal encore aujourd'hui. Il se lève, et tombe à genoux, mains jointes, sur le plancher qui ne lui fait pas mal car c'est de la moquette. Il regarde le plafond — il ne le touchera pas, il est trop loin. Il sourit, l'esprit rempli du bonheur de son mal survivant ; il se dit heureux.

« Je suis heureux. »

Sa voix creuse un trou dans le silence de l'appartement dans sa tête. Il introduit lui-même, dans son environnement, le virus de sa voix étrangère. Cela fait drôle, il rit, il y a tant de jours que personne n'a parlé ici, que personne n'a ri.

Un trouble l'empêche de continuer. Il s'assied et se tait. Il a des images devant les yeux avec le soleil d'été de son enfance, les jours chauds de juin lorsqu'il allait à l'école, à pied, jouer, s'amuser, ne rien faire, et rire avec ses camarades. Il se souvient de l'ambiance de ces jours. Il se dit c'était bien. Il le dit, le prononce.

À nouveau sa voix perce le plancher de l'appartement, le plafond, les murs, les meubles. Sa voix traverse les fenêtres et s'épanouit dans la rue. C'est un ange qui le regarde. Il se sent heureux, mais ce n'est pas pareil.

Sa voix soudain s'éteint. Il se détend. C'est l'effet du médicament. Il doit prendre sa douche car le bureau l'attend.

Il n'allume pas la radio. Il se souvient des informations de la veille. Il compte le nombre de maladies mortelles qu'il n'a pas. Il se dit chanceux de n'en avoir aucune. Il énumère les cadavres qu'il aurait pu devenir dans les informations.

Au creux de celles-ci comme dans un berceau, son sang dans un écrin pour sa célébrité posthume, sa voix hors de son corps déchiqueté s'exprime, son cadavre traverse des écrans publicitaires et toutes les guerres, toutes les marques, rien n'échappe à son imagination, les journalistes prononcent jusqu'à son nom en pleurant.

Il aurait pu PARLER, l'accident qu'il a vu sur l'autoroute, la voiture encastree dans le corps de l'enfant qui ne parlera plus JAMAIS et pourtant sa mère est là à ses côtés (certes morte), il aurait pu ÉCOUTER, l'accident qui s'est passé là-bas où il n'était pas, au volant d'une voiture en pleine forme, plein d'essence, dans la gorge aussi de ceux qui sont morts sous les roues de leurs propres véhicules. Mais il est maintenant en pleine forme sous la douche à se savonner le corps vierge, jeune, d'un homme encore en érection, et c'est dramatique d'être ainsi perdu sans sa voix.

Il tousse, il a mal à la gorge. Les événements le soir se poursuivent dans un ordre qu'il connaît par cœur, les événements des voisins du dessus qui tous les soirs transportent leur lit d'un bout à l'autre de leur chambre, les événements du voisin seul qui se masturbe tard le soir si

bien qu'il l'entend même jouir avant lui. Tout cela lui fournit le fond de son quotidien, et des piliers d'habitudes sur lesquels sa raison vacille à force de se sentir immobilisée.

Il ne sait plus très bien si c'est le soir ou le matin. S'est-il levé lorsqu'il faisait jour ou quand le soir tombait ? Il se voit sous la douche, dans son lit, il vient de préparer du lait chocolaté. Il réfléchit quelques instants (il est debout, son menton dans une main tandis que l'autre s'accroche à son bras opposé, il fronce les sourcils), il décide que c'est le soir.

### 30. Retour sur un passage oublié

Il a croisé un ami sur la route. Il sortait de son véhicule pour entrer dans une boulangerie, il a bousculé un homme qui s'est révélé être un ami.

Patrick l'a tout de suite reconnu : il a souri et lui a tendu la main. Il a fait la même chose, étonné mais heureux de rencontrer un visage familier.

— Patrick !

— ... !

— Comment vas-tu ?

— Bien ! Ca fait longtemps hein ! Et toi ?

— Bien bien ! J'allais chercher mon pain !

— Tu habites dans le coin ?

— Oui, à cinq minutes en voiture. Et toi ?

— À dix minutes à pied !

— On ne doit pas être bien loin l'un de l'autre alors !

Patrick a retrouvé un ami du lycée. À cette époque, ils étaient très soudés. Il était là lorsqu'il avait des problèmes sur un exercice de mathématiques. Ils riaient forts dans la cour, et se taquinaient gentiment sous les douches après le sport.

Patrick est plus grand que lui, plus costaud. Il a les cheveux très noirs, très courts aussi. Il est assez beau dans son genre. Il se souvient d'avoir vu le sexe de Patrick sous l'eau qui coulait ; dans son souvenir, c'était un homme bien fait. Peu après le lycée, Patrick s'est marié à Nathalie ; lui s'est marié à Sylvie, mais beaucoup plus tard.

Ils ne se sont pas vus depuis 5 ou 7 ans. Ils s'étaient oubliés entre temps, sans jamais se regretter réellement, et aujourd'hui le souvenir de ce visage devant lui se mêle à la réalité. Il sait qu'il ne saura plus quoi lui dire dans quelques secondes. Il sait que Patrick éprouve aussi cette gêne. Leurs regards s'entendent au-delà de leurs paroles. Il est fasciné par la puissance de communication que deux êtres peuvent déployer lorsqu'ils désirent se quitter.

D'ailleurs ils se quittent, et c'est déjà trop tard pour se souvenir ensemble des émotions du passé. Il reste seul au milieu du trottoir. Des gens pressés passent à côté de lui, le frôlent. Il ne fait pas attention à eux, il est parti dans sa tête, où il retrouve son passé.

Le passé, il le connaît depuis qu'il a quitté son pays natal pour venir s'installer dans cette ville, dans cette région (campagne, « petit coin de terroir », petite ville de province) remplie de bonheurs qu'il ne connaîtra plus jamais, un passé d'amis naturels et de soucis d'enfant. Il entend encore leurs rires, il se revoit avec eux dans la cour de l'école, il fait beau autour et au-dessus de lui.

Un vertige comme un éclair venu du ciel, la sensation de la terre qui tombe de ses pieds jusqu'au cœur, une réelle « montée » de quelque chose de vertigineux dans son corps en proie à la maladie, et il chute sur le trottoir, sur ses genoux et ses mains qu'il écorche, le voilà sur le flanc gauche, il a la tête entre les mains et le ciel continue de tourner autour de lui. La terre est au-dessus de lui.

— Vous ne comprenez pas, il faut qu'il brûle, qu'il brûle... qu'il disparaisse.

— Je comprends, il ne doit rester que des cendres...

— Un corps, flottant dans la rivière comme des cendres qui se dispersent dans le courant...

— Une disparition programmée...

— On a jeté les cendres, on a tué cet homme...

— C'est cela : je reprends confiance.

C'est une nouvelle chance pour lui, que ce vertige se termine, que cette maladie soit éradiquée, et qu'il reprenne enfin ses esprits. Quelques personnes l'entourent et le regardent, inquiets parce qu'il ne se relève pas ; son corps est tremblant, la pensée qu'il doit revivre le pétrifie.

Il est immobile dans le fauteuil. Une émission de télévision crée dans la pièce un fond sonore dépourvu d'ampleur. Il a la tête dans les mains. Sa respiration est lente, mais tendue. Il n'a pas mangé depuis qu'il est rentré du travail.

Ce sont des soirées entières sans s'alimenter. Il n'en a plus le désir, ni la force. Il ne pourra bientôt plus se regarder dans la glace, il aura tellement maigri. Il regarde la télévision, il travaille sans cesse.

Chaque semaine de travail l'épuise un peu plus. Ce sont des journées entières qu'il oublie dès qu'il vient de les vivre. Il ne pourra bientôt plus faire face à ses regrets : il ne s'en souviendra pas. Seules ses peurs resteront. Il travaille sans cesse.

Il se lève de temps en temps et marche dans le salon pour ne pas s'ankyloser. Il erre dans le désert comme une bête sauvage à la recherche d'un point d'eau. Il s'assied à nouveau et tente de se noyer en regardant la télé. Il y arrive.

Il se rappelle son impuissance à l'ombre des chefs et son sourire si franc pour ne pas leur avouer qu'il les hait. Dans son fauteuil il s'en veut de sa lâcheté et de ses résignations ; il aimerait renoncer à ce poste qui le fait vivre et reconquérir à l'extérieur du jeu les armes de la liberté citoyenne, sous un pont.

Il plaisante à son tour, dans la détresse qui est la sienne, du manque de temps qui le sidère, du manque d'argent qui l'oblige chaque matin à se déplacer, et des hommes

comme lui, que l'amour n'a pas encore touchés. Il lui faudrait des idées pour vivre, il lui faudrait un livre contenant un univers, un descriptif de la réalité telle qu'elle n'a jamais été, et dans ses yeux une nouvelle certitude, dans son esprit l'avis libéré d'un homme intègre, un journaliste, un philosophe, un écrivain à l'éloquence entendue, reconnue et si usée qu'elle s'effondre sur elle-même et sur ses vomissures.

Dans l'air flottent des éléments de déception ; une formidable évidence entre dans ses oreilles pour lui parler de la journée qu'il a passée et de celle, idéale, qu'il aurait dû passer. Il lui faudrait le soutien permanent d'une pensée qui ne s'écarte pas de sa réalité personnelle. Il travaille sans cesse.

Il lui faudrait, il en plaisante mais ça l'attriste, la réalité d'un ordre nouveau, la définition d'un monde sous les traits d'un grand traité et la novation d'un concept d'absolu, l'adéquation parfaite entre lui et le monde tel qu'il le rêve, l'affleurement de la sensibilité au niveau du sol et de la peau, un destin que la parole d'autrui n'aurait pas falsifié.

Le nouvel ordre qu'il réclame à grands cris du cœur et des bras qui travaillent, sera-t-il écologique, amoureux, sexuel ou économique ? Il sera étalé dans les gazettes, colporté par des bouches oisives ; il sera le fond d'une pensée rebattue, en adéquation parfaite avec ces éléments dans l'air autour d'une poubelle ; il transposera toute la splendeur de l'Idée sur l'éclat de quelques clichés hors de la vie réelle.

Il constatera l'abîme sous les pieds des prétendus érudits et la profondeur des ravins à la sortie des studios de télévision. Il évaluera le nombre, à la jumelle, de cadavres conversant dans le fond commun de leur oubli de la raison et du monde.

Il expérimente : il approche lentement de ces nouvelles défaites, dont les bourgeons sont sur la langue et les écrans. Il les regarde de près : dans ses yeux ils grandissent. Il les apprend par cœur ; leurs paroles le rassurent. Dans son ignorance, il n'est pas bafoué.

Vu de trop près la lumière noircie de l'écran lui fait mal, les paroles insensées lui percent les oreilles et il pleure, c'est arrivé l'eau sur son visage, il se replie en tentant d'oublier. Il voudrait bien élaborer des mots stupides et qu'on l'écoute ; s'il avait un nom, il suffirait de quelques connivences pour percer ; il suffirait de quelques compliments habilement placés dans des oreilles importantes. Il suffirait d'habiter Paris et ses turpitudes, il suffirait de vivre sur les derniers restes de son honnêteté. Il en est conscient, il n'a pas le cœur à ces jeux, il préférerait élaborer dans l'ombre une parole et mourir avec elle.

Il est avec eux, vivant seul, corrompu par le monde qu'il renforce chaque matin, vivant seul, absorbé par le flux de mensonges qu'on émet pour sa joie, vivant seul et tra-

vaillant sans cesse, pour son contentement. Il est nourri, le groin dans l'auge, comme on aime qu'il consente, amoureux du peu de paroles qu'il perçoit, et sa force se perd dans ces éléments de déception, de découragement.

Le corrupteur se dévoile sur les murs, sur les écrans, dans les journaux pour annoncer son plan social, la faiblesse de sa puissance à ne pas retenir la pauvreté de rester dans ses bras, et d'ailleurs il s'en fiche. Le corrupteur est un érudit qui use de mots compliqués pour défendre la « non-pensée » qu'il assène d'autant plus facilement que les journalistes la répètent pour rendre le corrupteur amoureux. Le corrupteur a expliqué qu'il est normal qu'il domine puisque le monde puissant le connaît, l'admire, et le sert.

### 31. Un rêve

Il se couche seul ou dans les bras d'une personne qui le tient pour son amour ; il l'embrasse ou ne l'embrasse pas. La fatigue le prend comme on jette un cadavre dans un fossé boueux. Il va se reposer ou n'y arrivera pas. L'enfant s'est éloigné de ses rêves, mais une musique qu'il n'a jamais entendue l'a pénétré. C'était la nuit, et l'univers autour de lui a basculé dans ce néant qu'il ne connaissait pas.

Cette nuit, alors que dans un rêve il créera la seule musique qui vaille pour son cœur amoureux, solitaire, il ne saura pas la retenir et le matin le verra la tête vide de tous les bonheurs qu'il avait rapportés.

Il s'endort au son de la musique de la radio, de la respiration paisible de la personne qui le tient dans ses bras. Il rêve de pays lointains — n'être pas ici se dit-il — et seul dans sa tête comme dans ce lointain qu'il désire, imagine la solitude la plus profonde, respire un autre air ; mais peut-il être aussi heureux que cette nuit dans les bras de la personne qui le tient pour son amour ?

Il ne sait pas que cela est impossible pour lui, homme de petit corps sans intérêt autre que l'imagination qui la nuit le tient vivant.

Cette musique si belle, il l'a quittée. Il s'est redressé dans le lointain du matin, ivre du plaisir qu'il a eu ; il s'est réveillé illuminé d'un jour nouveau. La nuit est passée, il est encore vivant. Il regarde l'homme ou la femme qui dort encore à ses côtés. Ils se sont oubliés durant ces quelques heures. Il rêve les yeux ouverts. Le temps le presse de toute part. Il se lève et constate impuissant les déchirures dans ses rêves, les courbatures dans ses membres engourdis, la mort d'une illusion.

Il recommence l'absurde ballet du début de journée.

Il réfléchit dans sa voiture. Des idées lui parviennent. Il se désire intelligent et créatif. Il aimerait qu'on parle de lui. Il oublie la musique dans sa tête qu'il ne pourra jamais retranscrire. Il rêve de mots qu'il écrirait. Il rêve de

livres qu'il publierait. Il rêve d'une portion de lui-même dans des mains d'inconnus. Mais au feu rouge, au vert en démarrant, en roulant dans les rues qu'il connaît par cœur, il réfléchit trop. Il se prend pour l'écrivain qu'il ne sera jamais. Il imagine le lecteur heureux des pages qu'il a données. Il imagine son espoir, la tête plongée dans ses mots et ses humeurs, il imagine sa joie devant le sang dans sa tête, devant les paysages inaccessibles et les époques révolues. Il imagine sa recherche de l'action, de l'amour et du temps. Il devine son envie de violence ou d'étonnement. Il rêve d'une femme retournée comme un gant. Il rêve d'un homme bouleversé jusqu'à l'érection. Il rêve d'un enfant ému jusqu'à la rage. Il voudrait ses peurs éloignées.

Il aimerait qu'on comprenne avec lui sa détresse, sa révolte, un univers que chacun doit percevoir dans son royal isolement ; il aimerait déchiqueter l'époque avec des hommes et des femmes pourvues de sourires larges et de mains enragées.

Il roule encore sur le bitume et les images devant lui défilent à toute allure. C'est un lecteur assidu qui lit les livres dont on parle. On est un esprit sans esprit, une personne impersonnelle qui réclame tout le temps qu'on l'écoute. Il faut faire comme On dit. Il le fait. Il entre dans une librairie qu'il connaît, et se plante devant les livres bien rangés qui s'entassent sur les meubles et l'écoeurent déjà. Il voit des noms qu'il connaît parce qu'On lui en a parlé, alors il se dit que ces auteurs dont On parle, ils sont forcément bien. Il tend une main vers l'ouvrage au nom connu.

Le voilà disparu dans l'insignifiance et sa masse, tel ouvrage ou tel autre, équivalents dans le poids, le ton, le nombre de mots, la célébrité dont l'auteur va jouir. Le voilà homme de masse, affligé par le sort qu'On lui fait.

L'homme de masse a l'esprit forgé par l'ignorance et les convictions dictées par les journalistes en vue. L'homme de masse ne connaît pas la littérature. L'homme de masse connaît les livres qui se vendent. L'écrivain célèbre connaît l'homme de masse : il l'imagine devant son écran lorsqu'il passe à la télévision. Il imagine qu'il ne réfléchit pas puisqu'il va acheter le livre mauvais dont il vient faire la promotion à la télévision. Absorbé par la lecture de ses commissions, l'écrivain célèbre trahit l'homme de masse qui se repaît des mensonges qu'il entend et achète.

Lui, tel homme sans importance comme ses observations ou ses actes, libère dans son esprit le venin d'une réussite nécessaire, par le biais d'un outil qu'il nomme littérature. D'un point de vue littéraire ce n'est rien de nouveau, d'important pour la postérité, hors la croissance de ses revenus, due à un seul effet de mode.

Eux, les gens qu'il côtoie, ne lisent pas et jugent bonne la nullité parce qu'ils n'ont jamais lu et l'achètent, les petites personnes qui travaillent et veulent se divertir en lisant ; eux, le pouvoir d'acheter, bafouent la réalité du génie de la littérature en léchant le vernis bruyant de ses apparitions.

Roman, c'est comme démocratie, une fiction que l'homme de masse applaudit et que le monde puissant consacre en le détruisant.

Arrivé dans une impasse, il se rend compte qu'il doit faire demi-tour, ne jamais écrire une seule ligne qui soit vraie, mentir dans un sourire ruisselant de suffisance, et répondre à l'inculture de ses lecteurs par des lectures à leur hauteur.

Il ne peut pas écrire, rajouter la bêtise à la bêtise, créer des personnages qui ne disent rien, ne pensent rien sinon des banalités qu'ils expriment maladroitement.

L'homme de masse au bureau écrit des messages qui portent de l'information mais pas d'émotion : il entrevoit l'échec dans son acte d'écrire. Il distingue sa peine dans ses doigts, il recule à la pensée de perdre. Il reçoit à nouveau dans son corps l'acte même de la maladie, le vertige tant redouté : l'enfant dans le néant qui s'écroule, ouvre la bouche pour crier qu'il n'est pas seul ici ; des mains sur son petit corps le poussent. La tête lui tourne, il divague en employant des mots qu'il n'oserait écrire, il emploierait presque la parole pour appeler ses amis.

Dans ce cadre dépourvu de toute splendeur l'univers de sa maladie se déploie dans les mots qui disputent cet homme à la réalité : les amis qu'il n'a plus lui parlent au creux des mains, des bouches anciennes se rappellent à son souvenir blessé, des hommes et des femmes sans nom reviennent en force dans le feu roulant de sa tête ; et par ses yeux il éructe des gloires d'amitié :

*Marc, Alain, Virginie, l'univers de cet homme vous appelle,*

*Jérôme, Gérard et Nathalie, sa bouche n'attend que vos baisers,*

*De l'aide dans ses mains, des joies et des sourires,*

*Arnaud, Tony et Isabelle,*

*Un passé qu'il n'a plus mais vous êtes encore là !*

Que faites-vous, animaux sans visages, où êtes-vous dans vos vies respectives, hantez-vous les corridors comme vous hantez les souvenirs, portez-vous le fardeau des esclaves ou la pierre fondatrice du siècle à venir ?

Où êtes-vous, qu'il ne vous voie pas souffrir ! Où êtes-vous, qu'il saute à votre cou ! Où êtes-vous, parlez-vous, êtes-vous vivant dans cette ville qui vous tue ou vivez-vous ailleurs, dans un autre tombeau ?

Il n'a pas d'échappatoire, il faudra qu'il subisse le vertige de ses sens, la mort de sa physiologie : l'univers de la ville qui soutient les membres assassins courbera ses ordures sur son corps affaibli ; il en sera durablement touché.

Avez-vous, êtres-souvenirs, la liberté de vous soustraire à la bêtise, l'habitude, la réalité qui génère ses propres déformations ? Avez-vous la force et le pouvoir dans vos mains, vos pensées ? Avez-vous le temps nécessaire à l'exercice de votre intelligence ? Votre instinct vous aide-t-il, votre corps a-t-il la puissance que vous lui supposez ? N'êtes vous pas sujets à de terribles maladies ? Contre toute attente, n'êtes-vous pas déjà morts ?

Il se lève, regarde une à une les personnes qui l'entourent, leur beauté, leur concentration, la puissance qu'elles développent au travail. Il se penche pour éteindre son ordinateur et s'en va.

Hors le travail, la vie se résume à la nourriture et à la télévision. Entre quelques images, un sexe en érection, des jambes bien écartées, la redéfinition journalistique du monde ; comme à la télévision.

Il se nourrit de télévision. Il assume sa condition d'homme moderne, il s'inflige les désespérances d'un peuple en soumission audiovisuelle. Il s'occupe à écouter et regarder les gens qui *possèdent* une importance à ses yeux, comme à leurs propres yeux. Dans son corps, point d'événements remarquables, dans son appartement, point d'émissions d'images nettes et concises, une simple profusion de liquides vitaux lorsqu'il bave, saigne ou éjacule.

Poisson, il se faufille entre les rayons du supermarché en remuant la queue. Il cherche des légumes et renifle leurs odeurs à l'autre bout de l'allée. Des nageoires il saisit les tomates en grappe mais détachées, les concombres ramollis sur leurs étals. Il espère la qualité de l'objet car sa chair, tendre poisson, ne sera délicate que si sa pitance est ragoûtante. Reniflant d'un œil triste les engins colorés, il s'écarte et surnage non sans mal vers le rayon aux fruits trop mûrs ou pas assez.

Il espère aussi le goût, la forme et les prix bas des objets qu'il va manger. Il espère se nourrir de produits équilibrés. Il voudrait bien se nourrir de produits frais mais ils sont trop chers. Il leur préfère les plats cuisinés, bien qu'il ne pense pas que cela soit bon pour sa santé. Il sera obligé d'aller consulter son médecin une fois vingt-trois plats cuisinés ingérés dans le mois ; son corps sera celui d'un poisson d'eau salée.

Homme face au téléviseur, il déguste l'industrie et célèbre son laisser-aller. Il acclame les produits qu'il mange et que l'on vante dans son apathie. Il perpétue le scandale d'une société qui s'abîme dans ses satisfactions sans fond.

Il se plante habillé mais bandant dans l'attente des publicités. La télévision est allumée, la peur est éloignée, les voisins n'entendront rien de ses cris de jouissances — lorsqu'il regarde la femme du savon liquide ou l'homme musclé du rasoir à trois lames. Il mange la glace au soja modifié, il ordonne à son ventre de se taire, à son cerveau d'oublier les détails qui l'ont amené ici.

Il ouvre la porte et voit une seule personne se tenir derrière elle, la main prête à frapper encore une fois. C'est une seule personne mais qui peut en être plusieurs ; elle n'est pas limitée à un corps identique tous les jours — une telle arrivée répétée et absurde ne serait à coup sûr pas très bonne pour ses nerfs.

Il se plante nu mais le sexe au repos dans l'attente de la première parole de l'intrus. Dans le cas d'une femme qui ne serait pas la sienne :

— Bonsoir, excusez-moi de vous déranger, je suis votre voisine du premier étage, j'ai entendu crier alors je me suis

dit qu'il fallait que j'aïlle voir — je suis tellement curieuse vous savez, je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Vous auriez eu tort de vous priver de cette visite inopportune, j'étais justement en pleine action avec ma main devant un film et c'est certainement un cri de jouissance — pas le mien, je vous rassure — mais celui d'une actrice en pleine action, que vous avez entendu.

— Dans ce cas, je vous demanderais de baisser le volume de votre téléviseur ou la permission de m'asseoir à vos côtés, pour entretenir avec vous, le feu de cette action. Ce soir, je m'ennuie à mourir.

Dans le cas d'un homme qui serait inconnu :

— Bonsoir, excusez-moi de vous déranger, mais vous êtes tellement beau, je n'ai pas pu m'en empêcher, je devais, vous comprenez, frapper à votre porte et me rendre compte, par moi-même, si la beauté de votre sexe correspondait à celle éblouissante de votre visage.

— Vous avez bien fait de venir me voir, je suis sûr que nous pourrions parler philosophie, jusqu'aux dernières heures de la nuit, sur mon lit.

Dans le cas non moins simple, d'une amie qui passerait par-là :

— Salut ! Tu me laisses entrer ?

— Il est tard, je suis nu.

— Charles ! Il faut que nous parlions !

— De quoi ?

— Des choses qui nous arrivent, toi et moi, en ce moment...

— Mais les choses sont ce qu'elles sont, elles passent, elles arrivent et repartent, et j'en ai d'ailleurs quelques-unes à traiter aujourd'hui, tu comprends, j'ai besoin d'être seul et...

— Tu te masturbes trop, Charles ! Sors un peu, va voir les filles...

— C'est trop cher et c'est très laid toute cette chair qui se vend, alors que moi, je ne veux qu'un peu de sexe enrobé d'amour.

— Penses-tu à moi ? Que suis-je pour toi ? Laisse-moi entrer s'il te plaît, tes voisins écoutent notre conversation.

— Je pense à toi, oui, très souvent dans mes activités, mais là je ne peux pas te laisser entrer, je suis pressé, excuse-moi.

— C'est comme tu voudras, Charles. Adieu.

Dans le cas d'un livreur de pizza :

— Bonsoir, j'ai une Orientale.

— C'est ça... Merci...Voilà.

Une demi-heure plus tard :

— Merci pour tout et au revoir.

Quelle vie sublime ! Il laisse les implorations s'échapper de ses yeux qui brûlent d'amour pour tant d'hommes et de femmes, lorsqu'il les regarde sans dire un mot. Il examine ses remords à l'aune de leur innocence. À chaque parole reçue, il doit composer avec l'envie de refermer la porte définitivement.

Il devrait se nourrir de personnes qui lui parlent, les nourrir de paroles qu'il prononce. Il ne devrait plus douter.

Il aimerait entrer par les portes vitrées d'une clinique, aller à l'accueil pour demander un numéro de chambre et prendre l'ascenseur, sortir de l'ascenseur et entrer dans un couloir si blanc, si parfumé d'odeurs inacceptables, et puis dans une chambre où une jeune mère se repose, le petit bébé dort dans le berceau. Il embrasserait tendrement ces deux êtres, tout en pensant au sperme que le père a lancé dans le vagin de cette femme il y a neuf mois. Il maudirait ainsi son obsession charnelle pour la réalité.

Il ne peut pas se passer de la réalité. Elle est trop belle, trop mystérieuse ; elle entoure son corps de ses bras faits de villes, de passants, d'eau souillée. Il aime l'apparence que la réalité lui donne, et la rejette lorsqu'il la sent fabriquée par des hommes qui tentent de le manipuler. Sa liberté est éprouvée à chaque coin de rue ! Sa main de fer est littéralement brisée par le moindre courant d'air. Son champ de vision est limité, son esprit s'embrouille dès la première contrariété et bloque l'accès de celui-ci à la réalité. Il sait ce qu'il rate, tous les jours, mais il se félicite de bien voir, lui, l'homme stérile.

Majestueux corps de femme que celui d'une réalité qui ne s'offre pas à la compréhension, dès le premier baiser. Majestueux hommes que ceux qui applaudissent, chaque jour, la réalité qu'ils ont cernée dans un éclair : un regard de la personne aimée, la beauté d'un paysage qu'ils n'oublieront jamais.

Lui, il regarde pour comprendre, il s'accroche. Il lit pour éprouver, il veut atteindre de son cerveau les piliers qui fondent la morale de cette personne qu'il regarde, en ouvrant la porte qui donne sur l'extérieur. Il voudrait sonder les cœurs dans un regard ; il ne voudrait rien oublier d'eux. Il jouirait d'une telle puissance le premier jour. Le second jour, il découvrirait le sable qu'elle transporte à l'arrière de ses paroles, subtil fardeau qui, le troisième jour, remplirait son esprit ouvert en crevant et transformerait le monde en un désert. Le quatrième jour, il serait obligé de trouver de l'eau et des bontés pour secourir, le cinquième jour le verrait avançant seul, devinant son échec à venir, écoutant, délivrant malgré tout. Le sixième jour, il tomberait à genoux, regarderait le ciel ou la terre, et n'y distinguerait plus aucune multitude. Le septième jour, il mourrait écrasé par le poids du sable des douleurs de l'humanité méconnaissable.

Il oubliera tout, il faudra tout recommencer la prochaine fois. Alors, quand une rencontre intervient, il cesse d'imaginer, il se sert des outils que lui confère la pollution de la réalité :

— Bonsoir. Je peux entrer ?

— En accord avec mon principe de précaution personnel, je dois d'abord savoir qui tu es. Qui es-tu ?

— Je suis la mode, la mode, c'est moi !

— Que portes-tu sur ton dos ?

— Un objet qui va bientôt mourir.

— Que portes-tu aux pieds ?

— Des objets qui n'existent déjà plus.  
— Que viens-tu faire à Paris ?  
— Paris est une ville festive et mortelle : elle me ressemble.  
— Tu connais Paris la nuit ?  
— Paris la nuit, Paris le jour, Paris les soldes de l'hiver ou de l'été, Paris Noël, Paris Toussaint, Paris nuages, Paris poussières.  
— Pourquoi veux-tu entrer chez moi ?  
— Je te parle depuis le palier mais je suis chez toi depuis longtemps.  
— C'est vrai, et je n'y peux rien.  
— Je suis à la radio, à la télévision. Je suis dans ton esprit depuis que tu raisones.  
— C'est aussi indigent et célèbre.  
— Puis-je entrer ?  
— Qui es-tu, pour de vrai ?  
— Je suis l'esprit d'époque. J'ouvre les portes des abîmes aux imbéciles. Je suis le vent putride qui déchire les voiles de culture les plus épais. Tous les intellectuels en sont ornés.  
— Je te connais. Les riches portent les mêmes guenilles. Je te vois beaucoup à la télé.  
— Dans la presse, à la radio, dans les cerveaux des gens qui se lèvent tôt le matin pour travailler.  
— Entre, ami, c'est l'heure du petit-déjeuner, tu prendras bien avec moi une tasse de cochonnerie que j'ai achetée très cher hier chez Monoprix ?  
— Volontiers ! Ton appartement est vraiment magnifique !  
— Prend cette chaise Ikea, made in India et assieds-toi.  
— Merci ami, que l'on est bien accueilli, chez toi, ici !  
— C'est normal, tu es un peu mon corps et aussi mon esprit.  
— Je suis donc chez moi. Comment me décris-tu ?  
— Quiconque n'est pas d'accord avec toi n'a aucune importance. Quiconque n'accepte pas ta morale est marginalisé. Quiconque t'écoute devient bête. Quiconque te lit se croit intelligent. Quiconque te regarde est aveuglé. Quiconque achète te fait jouir. Quiconque te comprend finit par te haïr.  
— Je suis l'apanage de toute démocratie.  
— Tu agis dans son corps comme un sang et un poison.  
— J'agis dans ton corps comme un air et dans ton esprit comme un somnifère.  
— Tu agis aussi en d'autres endroits. Tu es l'équarrisseur des mots comme leur multiplicateur. Tu parles dans un cercle lumineux, les enfants regardent la mort couler entre tes doigts.  
— Je suis l'âme de la prospérité !  
— Dis plutôt sa misère. Ce dont tu t'empares vit sa dernière minute avec toi. Et puis tu es l'insignifiance.  
— Je ne suis pas le silence !  
— C'est bien ce qui m'effraie. Tu as un slogan pour tout et pour n'importe quoi. Ce qui est malheureux, c'est que je ne peux pas t'anéantir. Je suis ton prisonnier.  
— Tu es dans mon corps, je suis dans ton esprit. Les choses sont ainsi.

— Elles disparaîtront avec l'époque. Mais si celle-ci se perpétue, l'air que tu respires aujourd'hui sera un jour si pollué que ta voix même en sera défigurée.  
— Et mon corps avec le tien anéantira toute pensée.  
— Je serai mort depuis longtemps.

Dans cet échange où rien ne fut échangé, il a touché du doigt le sang d'un peuple trop bien nourri, a goûté le liquide aussitôt recraché. Dans ce dialogue il s'est vu pauvre et soumis sans merci à la loi de la fuite en avant dans l'abîme.